

l'idéal *culture physique* de l'idéal *sport* et plus d'un indice montre que ce rapprochement commence à compter d'assez nombreux partisans. L'examen préalable répond au vœu de l'éducateur: le concours sauvegarde les préférences de l'homme de sport.

Nous nous bornons à poser le point d'interrogation. L'idée est si nouvelle qu'il est fort difficile de la proclamer bonne ou mauvaise si même elle n'a pas à la fois du bon et du mauvais. En tous cas pour le cas du sabre à cheval, on sera porté sans doute à la juger favorablement. Ce ne serait qu'à l'usage qu'on pourrait apprécier si elle est destinée à apporter dans les traditions sportives la révolution que nous esquissons ci-dessus.



A l'hippodrome de Byzance.

« Sur une des places de Stamboul, a écrit l'historien Alfred Rambaud, on voit deux grands obélisques qui sont là, on ne sait pas bien pourquoi, et un petit monument de bronze à demi engagé dans des décombres. Le sol est grossièrement nivelé. C'est tout ce qui reste de l'hippodrome, c'est tout ce qui reste des grandes luttes des Verts et des Bleus, de ce qui, pendant six cents ans, passionna jusqu'à la demence la plus grande et la plus civilisée des sociétés du moyen âge ».

Ces luttes des Verts et des Bleus ont été souvent qualifiées de sportives. Il serait intéressant en effet de savoir quelle dose d'instinct ou d'esprit sportif entrait dans la constitution et le fonctionnement des factions célèbres de l'empire grec. Nous voudrions dire brièvement pour quels motifs nous estimons que cette dose était très faible. On nous permettra d'indiquer qu'ici-même nous avons soutenu la thèse que l'athlétisme avait existé à Byzance et avait dû y tenir une place assez importante dans la vie individuelle. Mais il semble que l'hippodrome n'ait pas été le théâtre de telles manifestations et qu'il faille plutôt rechercher celles-ci dans les établissements privés — embryons de nos salles d'armes ou de nos clubs de culture physique modernes — qui existèrent dans la capitale constantinienne.

Les factions étaient au nombre de quatre; mais les *blancs* faisaient cause commune avec les *bleus* ou Venètes et les

rouges avec les *verts* ou Prasins. Si bien que pratiquement il n'y en avait que deux : verts et bleus. Qu'étaient ces factions ? En apparence des clubs hippiques; en fait des espèces de *Tammany Halls* disposant de l'influence et des places. Chaque faction se composait de trois catégories bien distinctes : premièrement les membres fondateurs ou dirigeants, ayant le droit de vote et payant une cotisation; en somme, l'état major du groupement. Deuxièmement les cochers engagés par cet état major et à son service. Troisièmement la foule des citoyens portant les couleurs du parti et se réclamant de lui.

Plusieurs faits corroborent l'assertion que les Verts et les Bleus étaient des syndicats pour l'exploitation du pouvoir. Le premier c'est que dans toutes les villes de l'empire la division était la même. Les clubs de la métropole entretenaient des relations étroites avec ceux des autres cités et dès qu'il y avait à Constantinople un soulèvement vert ou bleu, la répercussion en était immédiate et générale d'Alexandrie à Tarse ou de Nicée à Antioche. Un second fait probant c'est que l'empereur appartenait presque toujours à une des factions et en portait les couleurs alors qu'il aurait eu le plus grand intérêt à les favoriser à tour de rôle et à tenir par là les balances à peu près égales entre elles. Un troisième fait c'est que les Verts et les Bleus formaient des espèces de milices, ébauches des gardes nationales futures — milices d'assez mauvaise mine si l'on en croit le rapport de Luitprand, l'évêque de Pavie improvisé ambassadeur d'occident auprès de l'Imperator règnant Mais Luitprand est tellement critiqueur et hostile à ce qu'il voit que son jugement s'en trouve souvent infirmé. Ces milices en tous cas donnèrent à maintes reprises du fil à retordre au gouvernement.

Tout cela, on l'avouera, indique que la politique et l'intérêt dominant l'institution. D'autre part qu'y trouvons nous de sportif ? Pas grand chose. L'hippodrome, avec la *spina* — la longue plate-forme élevée terminée à ses deux extrémités par de hautes bornes et qui le coupait dans presque toute sa longueur, — l'hippodrome ainsi constitué avait la forme et l'aspect d'un stade démesurément agrandi et rendu impraticable à tous autres sports que des courses de chars ou des spectacles de cirque. On nous dit bien que parmi les intermèdes plus ou moins acrobatiques qui y étaient organisés figuraient parfois des courses à pied. Seulement le « livre des cérémonies » relate gravement que, pour rendre ce divertissement plus piquant, des coureurs prenaient un mors dans la bouche, tandis que derrière eux d'autres coureurs tenaient les rênes et faisaient claquer le fouet.

Un public sportif eut-il supporté pareil blasphème et qu'eussent dit, à cette vue, les grands ancêtres d'Olympie ?

La passion qui emplissait l'hippodrome au moment des courses de chars et jetait les uns contre les autres en hordes furieuses et parfois sanguinaires les Verts et les Bleus n'était pas une passion sportive. C'était la passion du jeu. Et pas plus que nos modernes parieurs habitués des courses, ces Byzantins n'étaient dignes d'être appelés sportsmen.

Cette frénésie du jeu complète et achève d'autoriser la comparaison avec le Tammany Hall à l'Américaine. Qui ne sait combien l'on parie autour des élections New-Yorkaises conduites par l'étrange association ? Pari et intérêt, syndicat de jeu et syndicat de profit, tout cela se tient. Les seuls sportifs à l'hippodrome de Byzance étaient les cochers eux-mêmes debout sur la conque fragile de leurs chars et emportés par la fougue endiablée de quatre coursiers dont tout contribuait à surexciter l'ardeur. Ceux-là risquaient sans cesse leur peau et nous savons qu'ils y prenaient plaisir.



De la volupté sportive.

Les journaux français aiment la fantaisie et composent souvent d'étranges mosaïques en juxtaposant de graves considérations politiques et de frivoles dissertations sur la mode et les mœurs. L'un d'eux ne s'avisait-il pas d'ouvrir dernièrement une enquête auprès des femmes afin de savoir quel était l'homme qui leur plaisait le mieux. Était-ce le militaire, l'avocat, le marin, le poète, l'orateur, l'artiste, le sportsman ?... etc.... ? Bien entendu le mot « plaire » doit être compris ici — ainsi que le terme « femmes » d'ailleurs — de la façon que Brantôme avait coutume de considérer exclusivement quand il abordait des sujets analogues.

L'enquête donna des résultats désastreux pour le sportsman. On tomba sur lui à bras raccourcis. On le proclama froid, indifférent, inintéressant. La corporation ne protesta point contre ces jugements sévères qu'elle eut l'air d'accueillir avec la plus parfaite sérénité; ce dont quelques « vieux » s'étonnèrent